

XXXV UNIVERSITAT D'ESTIU D'ANDORRA  
DEL 3 AL 6 DE SETEMBRE DEL 2018

*Sessió del 6 de setembre del 2018*

## CONCLUSIONS

Michel Wieviorka

Moderador de la 35a Universitat d'Estiu d'Andorrra

**Per citar aquest article / Para citar este artículo / Pour citer cet article :**

WIEVIORKA, Michel. «Conclusions» [en línia], a: Universitat d'Estiu d'Andorra (35a : 3 - 6 set., 2018 : Andorra la Vella). *Els valors: passat i futur = Los valores: pasado y futuro = Les valeurs : passé et futur*. Andorra: Govern d'Andorra. Ministeri d'Educació i Ensenyament Superior. Universitat d'Estiu d'Andorra, 2018, p. 118-122 (978-99920-0-870-6) <<http://www.universitatestiu.ad/UEA2018>>

Ce soir s'achève donc notre parcours à travers les valeurs. Chacun de ceux qui l'ont suivi, intégralement ou en partie, a pu constater la richesse, la densité des interventions, leur diversité aussi. Est-il possible pourtant de tirer quelques leçons d'ensemble ?

Un premier point est évident : au-delà de définitions élémentaires comme celles que proposent les dictionnaires, la notion de valeurs part un peu dans tous les sens, c'est une jungle conceptuelle. Peut-on hiérarchiser les valeurs, existe-t-il des valeurs universelles, ou des valeurs éternelles qui traversent le temps ? Ne faut-il pas au contraire s'intéresser à la production de valeurs, nouvelles, à la façon dont une société, ou certains acteurs en son sein inventent ce qu'elle ou ils vont ou non valoriser ?

La production de valeurs est une chose, leur continuité, leur transmission, leur reproduction en est une autre, la façon dont elles se diffusent, se disséminent en est encore une autre. Et ici, notre université d'été a insisté sur deux grandes thématiques. D'une part, celle de la communication. Nous avons pris, je crois, la mesure des formidables changements liés à l'entrée dans ce que le sociologue Manuel Castells a appelé l'ère de la communication – il a aussi parlé de l'ère de l'information et de la société en réseaux. Nous avons, je crois, la plus vive conscience de cette rupture avec le vieux monde, et des nouvelles valeurs qui caractérisent le nouveau, individualisme renforcé, interactivité, immédiateté, liberté d'expression. Nous avons aussi, et c'est très important, évité les discours trop faciles unilatéraux, nous avons débattu si je peux dire du bien et du mal, de la face d'ombre du changement et pas seulement de sa face de lumière. Et nous l'avons fait, là comme ailleurs, sans nous enfermer dans telle ou telle discipline : parler de communication, par exemple, c'est faire de la sociologie, mais aussi de l'économie et des modèles économiques de la presse – gratuité ou pas par exemple, et c'est aussi faire de l'histoire.

Et deuxième grande thématique, celle de l'éducation. Nous savons tous à quel point elle est centrale, s'il s'agit de préparer les nouvelles générations à intégrer des valeurs qui nous semblent positives, j'ai été très intéressé de voir que les intervenants même s'ils n'ont pas utilisé beaucoup l'adjectif, se sont exprimés avant tout en humanistes, soucieux non seulement d'instruire – il faut acquérir des connaissances –, mais aussi d'éduquer, de préparer chacun à être citoyen, sujet de son existence.

Ce qui me conduit à un autre point : plusieurs intervenants ont indiqué nettement qu'une valeur essentielle à leurs yeux renvoie à l'idée que la démocratie, mais aussi l'éducation devraient avoir pour enjeu de permettre à chacun de développer ses aptitudes, ses « capacités » comme a dit le prix Nobel d'économie Amartya Sen, à chacun de se constituer en sujet, non pas au vieux sens qui a été rappelé hier, de serf, de personne qui doit obéir au souverain, à un seigneur, mais au sens d'individu capable de maîtriser son existence, d'être maître de son expérience. Et cela a été dit, certes souvent dans un autre vocabulaire, être sujet, c'est aussi accepter, et même vouloir que les autres humains puissent l'être, on ne peut pas vouloir être sujet de son existence sur le dos d'autres personnes. Mais, et c'est très important, personne n'a dit qu'il fallait tout envisager du point de vue du sujet personnel, sans se préoccuper de la société dans son ensemble, et de systèmes plus larges, ou d'ailleurs aussi moins larges. De ce point de vue, nous avons fait des bonnes sciences sociales, en circulant en permanence de l'acteur au système, de l'individu à la société. Et s'il faut s'intéresser au Sujet, le mieux est certainement d'introduire l'image de processus, par exemple de subjectivation et de dé-subjectivation.

Un autre point m'a frappé : notre volonté de n'être enfermé ni dans l'espace, ni dans le temps. Nos réflexions étaient le fait de chercheurs qui travaillent dans un pays, une institution, et ceux qui ne sont pas d'ici connaissaient peu et mal Andorre. J'ai trouvé que nous étions capables de circuler et de nous comprendre, de penser global mais aussi local, de circuler, et même, que nous avons conscience de la nécessité, mais aussi de la difficulté à produire un grand écart, qui va du plus intime au plus mondial en passant nécessairement par le niveau national, et tout en constatant à ce niveau l'exigence de fortes différences d'un pays à un autre. La séance de mardi soir était de ce point de vue particulièrement intéressante : comment articuler des analyses qui concernent le monde, dans sa globalité, et d'autres, qui concernent des individus, des familles, des questions très locales. Et bien, je ne dis pas que nous y sommes parvenus parfaitement, mais nous avons eu le mérite de poser la question : comment penser à la fois global et au niveau des sujets individuels, comment articuler l'analyse de grands phénomènes comme la globalisation économique ou l'omniprésence des « Gafa », et les émotions personnelles les plus intimes ?

Je viens de parler de l'espace, un mot maintenant du temps : notre université d'été a fait une large place à l'histoire, que ce soit pour traiter historiquement

de l'histoire de grands phénomènes comme les migrations, la mobilité, ou du cosmopolitisme, ou pour s'intéresser à l'histoire des idées ou à celle de la science. On ne peut pas traiter de manière approfondie d'un thème comme celui des valeurs sans adopter des perspectives historiques, ce à quoi d'ailleurs le titre même de l'université d'été nous invitait. Et envisager les générations, comme nous l'avons fait ce soir, c'est évidemment introduire le facteur temps dans la réflexion, ne serait-ce que parce qu'il faut bien savoir comment l'acceptation de certaines valeurs varient avec l'âge, et les générations – quitte à s'interroger aussi sur l'idée d'une convergence des valeurs entre générations.

Quand une rencontre comme celle-ci s'achève, on doit toujours se demander : comment sortons-nous de cette expérience ? Un peu comme, hier soir, quand le professeur Rafael Bisquerra nous a invités à chanter et danser sur l'air de « we are the world » et nous a ensuite demandé si nous avions envie d'être agressifs après cela, évidemment pas ! Sauf peut-être, un peu, vis-à-vis de lui chez ceux d'entre nous qui ont résisté à sa démarche et n'ont pas eu envie de chanter et danser.

Il me semble que tout au long de cette Université d'été nous avons beaucoup appris, mais surtout, que nous partons d'ici avec le sentiment, comme disait un regretté très grand philosophe politique français, Pierre Hassner, qui vient de disparaître, d'avoir élevé notre niveau de perplexité. Enfin une université d'été comme celle-ci ne peut être une réussite que si une équipe, et un pilote, ont préparé l'événement, puis veillé en permanence à sa bonne marche : je crois pouvoir me faire l'expression de tous les participants, en remerciant chaleureusement Maria Àngels Ruf et toute l'équipe qui avec elle a rendu cette Université d'été non seulement possible, mais très agréable et stimulante intellectuellement. La capacité d'articuler vie intellectuelle et convivialité est pour moi une valeur cardinale, et je tiens à dire que Maria Àngels incarne au plus haut niveau cette articulation.